1. **L’absence de mécanisme de rebond**

**Néanmoins, chaque épreuve est « destruction ». C’est toujours un morceau d’existence dont l’homme doit apprendre à faire le deuil. « Fragil[e] », « faibl[e] », l’homme n’est souvent pas assez armé pour dépasser définitivement l’épreuve. Ainsi, nul mécanisme ne le fait systématiquement rebondir.**

1. Le terrassement par la douleur

La confrontation à la catastrophe et au tourment désorganise la vie extérieure comme intérieure de l’individu qui, incapable de réagir, n’a pas toujours la force de « rebondir ».

- C’est le cas de toutes les victimes de l’explosion du réacteur de la centrale de Tchernobyl. Ils sont physiquement terrassés. Vassili, le pompier, époux de la femme qui témoigne en premier, et Micha, le compagnon de Valentina dans « Une autre voix solitaire » ne sont pas en mesure de rebondir tant leurs corps sont ravagés, brûlés, désagrégés. Micha se mue en « monstre » (p. 241) et ne peut que se cacher sous les draps lorsqu’il reçoit de la visite.

- Chez Hugo, la ligne de points du « 4 septembre 1843 » représente bien la force de l’émotion qui a complètement ravagé le poète le jour de la mort de Léopoldine. En effet, les points de suspension connotent le silence de la douleur mais aussi l’extinction de la parole poétique qui, *a posteriori*, n’est plus capable de résonner.

- Nietzsche, quant à lui, nous met en garde contre les dangers de cette apathie faite de dépossession de soi, qu’il décrit cependant comme habituelle. L’homme qui reste incapable de réagir et de savoir comment faire face à cette dynamique émotionnelle sera la proie des « médecins de l’âme », sortes de charlatans qui l’utiliseront pour promouvoir leur morale liée au renoncement des plaisirs, à l’hégémonie de la maîtrise de soi. La philosophie comme médecine de l’âme, telle qu’elle a été pratiquée jusqu’à présent, est donc un faux remède, le poison le pire qui nous fait croire que nous pouvons guérir, parce que bon nombre de philosophies ont préconisé le mépris du corps pour libérer l’âme des maux (douleur, angoisse, mort…), ce qui laisse l’homme complètement apathique, incapable de réagir.

1. L’enfoncement dans la mélancolie

En faisant l’expérience de la « fragilité » de la vie et en n’étant pas préparé à de tels vacillements intérieurs, l’homme risque non pas de « rebondir » mais de s’enfoncer dans une spirale négative, dans laquelle la tristesse appelle la tristesse. Une sorte d’attirance pour les gouffres et les abîmes en somme…

* C’est le cas des Biélorusses en général qu’on serait tenté de définir comme le peuple du renoncement et de la tristesse. Ils renoncent à leur individualité, à leur force morale pour ne devenir que des métonymies de la souffrance. Lilia Mikhaïlovna Kouzmenkova décrit ce cercle vicieux en disant : « Nous n’avons rien, à part la tristesse » (p. 199). D’ailleurs, quand elle et sa troupe de théâtre vont donner le « spectacle très joyeux » que nous avons évoqué plus haut (p. 198) à Pripiat, les pensionnaires des orphelinats n’applaudissent pas, ils n’ont même pas compris qu’il s’agissait de théâtre, « [ils] croyaient tout ce qui se passait sur scène » (p. 198). Cette habitude de la souffrance est confirmée par Svetlana Alexievitch dans son « interview de l’auteur par elle-même » : « Notre histoire est faite de souffrance. La souffrance est notre abri, notre culte » (p. 33). Le cercle vicieux de la destruction qui nous engloutit, nous tire vers le bas, est matérialisé par la nécessité de creuser la terre pour enterrer non seulement les morts, mais aussi les biens contaminés. La radiation a détruit la nature, il a fallu ensevelir la forêt, les insectes, tâche ingrate qui est celle du liquidateur Arkadi Filine : « « Je les tuais par dizaines, centaines, milliers, sans savoir même le nom de ces espèces… Je détruisais leurs antres, leurs secrets. Et les enterrais… ».

- Chez Hugo, la posture du poète marginalisé est là encore primordiale. La solitude évoquée dans le livre V (liée à l’exil) fait écho à la solitude du livre IV, occasionnée par le décès de sa fille. Cet isolement provoque un repli sur soi. Le poète évolue seul dans le noir, dans « les ténèbres où l’on dort » (p. 55). Ce poème 3 du livre IV évoque « le gouffre », « l’abîme » qui s’installe en l’homme (v. 55-56), « un monde obscur » (v. 76). Le dernier vers « Oh ! l’herbe épaisse où sont les morts » parachève ce mouvement vers le sol (redoublé par l’image du pavé dans le poème suivant, IV, 4, v. 6).

- Si Nietzsche refuse pour lui-même cette attraction des gouffres ou cette spirale négative, il note qu’elle engage malheureusement la plupart des hommes à « vivre, tels des cerfs farouches, cachés au fond des bois » (p. 231).

1. Un ressort cassé

Le ressort semble alors cassé : l’homme anéanti par l’épreuve est incapable de rebondir et se laisse happer par le processus de destruction qui l’envahit.

* C’est ce dont profitent les « prédicateurs de morale », « les médecins de l’âme », selon Nietzsche : au lieu de faire grandir l’homme, ils exploitent sa détresse, ils exagèrent sa souffrance et l’enferment plus encore dans cette croyance qu’il est incapable de s’en sortir. « Ils se trouveraient dans un état désespéré » (p. 261, aphorisme 326).
* Chez Hugo, c’est la pulsion de mort et la tentation du suicide qui sont pointées. Après la mort de Léopoldine, il admet vouloir « se briser le front sur le pavé » (v. 6, IV, 4). Dans « À quoi songeait les deux cavaliers dans la forêt » (IV, 12), la vision un peu idyllique et caricaturale qu’a Hermann de ce qui se passe sous terre est dénoncée dans la dernière strophe par le « je » qui évoque « l’ironie amère » (v. 35) de faire l’éloge de la douceur et de la tranquillité des morts. Alors que la morale du « je » est de mettre à distance l’idéologie suicidaire par respect pour les morts, qui, eux, auraient bien voulu rester en vie plus longtemps, Hermann, dont l’initiale est un H comme Hugo emprunte de nombreux traits de caractère au poète. Le dialogue serait alors un dialogue tout intérieur entre un Hugo-suicidaire (Hermann) et un Hugo obsédé par les morts qui le hantent, et la forêt, dans laquelle ils errent tous deux, pourrait symboliser les abîmes de l’âme qui ne parvient ni dans un cas ni dans l’autre à se tourner vers la vie.
* Dans *La Supplication*, cette accoutumance à la mort se voit dès l’enfance. Dans le « Chœur populaire », les petites-filles ferment les yeux de leurs poupées « parce que ce sont nos enfants et que nos enfants ne vont pas vivre. Ils vont naître et mourir » (p. 151). Un petit garçon hospitalisé affirme à sa mère, qui essaye de ne pas pleurer devant lui, elle-même convaincue de sa mort prochaine, qu’il va « mourir. Ici, tout le monde meurt » (p. 150). Les adultes ne sont pas exempts de ces pensées morbides. Le mari d’une de témoins « est rentré de la capitale avec une seule pensée : ‘’Je vais mourir’’. Il est devenu taciturne » (p. 151). Même le psychologue Piotr S avoue être « en passe de [s]e détruire » (p. 37).
1. **Un  « ressort » conscient et bien visible**

**Ainsi, plutôt que de subir les situations extrêmes, l’homme devrait apprendre à s’y confronter, se donnant l’occasion de trouver en lui des ressources pour les surmonter. Il ne s’agit pas de laisser agir mécaniquement un ressort invisible, mais de prendre la décision, par soi-même, de réagir, de chercher en soi la force de rebondir.**

1. Un rebond volontaire

L’homme est en réalité l’auteur d’un éventuel rebond, volontaire et non plus seulement mécanique : l’image du ressort laissait supposer qu’il subissait ce rebond plus qu’il ne l’initiait, or, il est bien l’auteur de ce cheminement, s’il le souhaite.

- Après la mort de son époux Vassili et de sa fille Natacha, Elena n’a « plus aucun désir de vivre » (p. 28), mais elle pressent qu’avoir un autre enfant pourrait lui redonner une impulsion positive, et elle se met en quête d’un géniteur, puis donne naissance à un garçon : elle a « maintenant » « quelqu’un pour qui vivre et respirer » (p. 29). Les valeurs qui mènent à rebondir sont d’ailleurs celles du système soviétique, c’est ainsi qu’on éduque les petits enfants, endoctrinés. Sergueï Gourine dit à ce sujet : « On nous apprenait à lutter et à survivre dans n’importe quelles conditions » (p. 117).

- Nietzsche insiste sur le fait qu’il est lui-même vainqueur de l’adversité. Son livre est « une victoire qui arrive, doit arriver, est peut-être déjà arrivée ». Il se définit comme « un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue oppression – patiemment, fermement, froidement, sans s'incliner » (p. 25).

- Victor Hugo insiste aussi sur sa propre capacité à se relever : il sort « pâle et vainqueur » du deuil qui l’accablait (IV, 15, v. 6), et affirme sa ténacité : « Oh ! Jamais, quel que soit le sort, le deuil, l’affront, / La conscience en moi ne baissera le front ; / Elle marche sereine, indestructible et fière » (V, 3, VI, v. 411-413).

1. Vers la bravoure et la résilience

L’épreuve ainsi surmontée par l’homme courageux et volontaire aiguise une forme de bravoure, développe un sentiment de résilience. Celui qui s’approche du précipice acquiert un désir de vivre encore plus puissant. L’épreuve assumée motive, elle est factrice de force, de courage, de témérité. Elle contient en elle-même une forme d’exaltation.

- C’est ce que le liquidateur Alexandre Koudriaguine ressent quand il est embauché en tant que liquidateur pour aller débarrasser les gravats de Tchernobyl. Rempli d’exaltation, il reconnaît qu’on peut « mourir cent fois, éclater en mille morceaux » (p. 184) mais aussi « survivre » dans une situation aussi extrême. Il ressent en même temps de la peur et une forme de liberté que ceux qui ont « des vies ordinaires » sont incapables de comprendre (même page). De même, le vice-président de l’association biélorusse « Le Bouclier de Tchernobyl » raconte comment des tâches ingrates de manutention étaient nécessaires après la catastrophe pour éviter justement d’autres dommages collatéraux plus graves encore. Il fallait, pour éviter un « risque d’explosion nucléaire » (p. 138), vider le réservoir d’eau lourde sous le réacteur et ouvrir la soupape de vidange. Face à un tel danger, il fallait bien que quelqu’un se dévouât pour « réparer » le réacteur ; les dirigeants font appel à leur « sens de l’abnégation » (p. 138), lorsqu’ils cherchent un « homme qui se sacrifie », qui « souhaiterait simplement avoir un rôle et passer de simple figurant à personnage principal ».

- Dans « *Dolorosae* », Hugo explique avoir « essuyé des fortunes diverses, / Ce qu’on nomme malheur, adversités, traverses, / Sans trembler, sans fléchir, sans haïr les écueils » (V, 12, p. 153). C’est aussi le cas de Charles Vacquerie, à qui le père endeuillé rend hommage dans le dernier poème du livre IV. Charles est présenté comme un homme d’action qui a su « [donner] sa vie à [sa] colombe » (v. 15) ; le vers 25, « n’ayant pu la sauver, il a voulu mourir », est un signe de la force de caractère de Charles, de son acharnement à vouloir sauver la jeune fille, à l’accompagner finalement dans la mort, alors qu’il aurait pu poursuivre sa vie. En récompense de cet acte glorieux, le poète lui offre un tombeau poétique.

- Nietzsche, lui aussi, met en avant cette éthique du courage, corrélée à un éloge de la virilité et de la bravoure. Il « salue tous les signes indiquant le commencement d’un âge plus viril, plus guerrier, qui remettra à l’honneur la bravoure ! » (p. 230 et 231) : ces mécaniciens de la vie sont « des hommes qui prennent plus de risques [et] s’exposent davantage au danger, des hommes plus féconds, des hommes plus heureux ! » (p. 231). Ils rassemblent « la force » dont le futur aura besoin. Cette confiance en l’avenir et en la capacité qu’a l’homme à se relever se voit par la notion d’*amor fati* qui scande *Le Gai Savoir* (voir l’aphorisme 341). En effet, l’*amor fati* revendiqué par Nietzsche montre que la philosophie, repensée comme acquiescement, comprend en quoi celui-ci est nécessaire et voit en lui une condition pour se dépasser soi-même et parvenir à une pensée affirmatrice. Rien ne sert de penser la catastrophe comme une fin ou une brisure, mais il faut la voir comme une épreuve à surmonter, comme un aléa. Il faut apprendre à aimer son destin au lieu de le subir et de supporter le poids asservissant de la contrainte. L’aphorisme 323, « Bonheur dans le destin » réinterprète encore cette idée : aimer le destin, c’est aimer le fait qu’il nous conduit à combattre. La prédestination, est prédestination non à la condamnation, mais à la victoire. Nietzsche accorde au destin, en ce qu’il nous pousse dans des situations d’adversité, une place de choix. Il s’agit pour lui d’affirmer combien la résistance et la capacité à résister sont belles et fortes.

1. L’épreuve nous approfondit

L’épreuve peut dans cette optique devenir une véritable opportunité. Celui qui s’y confronte et souhaite la dépasser en tire même un bénéfice, en ce sens qu’il peut y trouver un sens à sa vie. Il faut donc la rechercher pour la surmonter et non vouloir s’y dérober.

* N évoque justement le « bénéfice » de cette « période de consomption » (p. 29) : pour lui, la douleur nous « approfondit ». Grâce à elle, « nous connaissons un bonheur nouveau » (p. 30-31). D’ailleurs, ceux qu’il appelle les hommes préparatoires, évoqués plus haut, « recherchent en toute chose ce qu’il faut *surmonter* en elles » (aphorisme 283, p. 231). Leur secret « pour retirer de l’existence la plus grande fécondité et la plus grande jouissance c’est : *vivre dangereusement* ». On doit donc chercher l’obstacle, le danger, pour exploiter toutes les richesses de l’existence.

- De même, Victor Hugo affirme « qu’[il] atten[d] les périls, l’épreuve, les revers », « je suis toujours prêt » (V, 3, VI, v. 404-405). Il nous engage au combat : « Luttons ! Souffrons ! » (v. 401).

- Chez Alexievitch, la situation extrême permet cette vie intense que recherchent les soldats du « Chœur des soldats ». L’un d’eux raconte, avec beaucoup de distance, son insouciance, quand les autres soldats et lui sont intervenus lors de l’explosion du réacteur.Pas de contrôle médical, des malaises de plus en plus fréquents, le déni des dirigeants. Il conclut simplement, en disant : « Nous étions téméraires » (p. 82), signe que le courage est incontestablement ce qui les a motivés. Nul besoin de menace de « cour martiale » chez ceux qui se sont rués vers le danger : « Je voulais faire quelque chose d’héroïque. Comme poussés par une sorte d’élan enfantin, la plupart des gars pensaient comme moi. […] Nous étions inquiets, bien sûr, mais gais en même temps » (p. 75). Un autre conclut : « L’Afghanistan, où j’ai passé deux ans, et Tchernobyl ont été les deux moments de ma vie où j’ai vécu le plus intensément » (p. 78).